



Les références à l'histoire dans la critique de l'urbanistique. Le cas du rapport ville-nature

Adrien Gey

► To cite this version:

Adrien Gey. Les références à l'histoire dans la critique de l'urbanistique. Le cas du rapport ville-nature. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2012, Comment l'histoire nous traverse, 15, pp.68-85. hal-03277903

HAL Id: hal-03277903

<https://hal.science/hal-03277903>

Submitted on 5 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

LES RÉFÉRENCES À L'HISTOIRE DANS LA CRITIQUE URBANISTIQUE. LE CAS DU RAPPORT VILLE-NATURE

Adrien Gey

Urbaniste, PACTE, Institut d'urbanisme de Grenoble



L'approche critique du rapport ville nature a été le fait de plusieurs disciplines théoriques ainsi que des professionnels de l'aménagement. Géographes, historiens, spécialistes de l'urbain, urbanistes et architectes se sont appliqués et s'appliquent encore, chacun à partir des formations discursives et des perspectives qui leur sont propres, à décrire et commenter les rapports de l'urbain à la nature et aux paysages. Cet article se propose d'étudier un aspect particulier de la problématisation¹ de ce rapport, en nous focalisant plus précisément sur des textes qui ont vivement critiqué la négation ou la réduction de la nature dans la conception de la ville occidentale. Ces textes, issus de plusieurs disciplines, ont en commun de

s'appuyer sur une généalogie historique des formes urbaines, articulée aux modes de pensée qui les ont engendrées. La stratégie argumentative de ces discours, tantôt assumée par des intellectuels, tantôt par des praticiens, consiste alors à remettre en cause des aménagements ou des paradigmes de la pensée urbaine antérieure, ainsi que des modes d'habiter actuels, à partir d'une définition "légitime" de ce que devrait être la nature² et sa relation à la ville. Ce sont ces lectures de l'histoire urbaine, envisageant la ville occidentale comme originellement coupée de la nature et du paysage (Ragon, 1986, Berque, 2006, Paquot, 2004) et dénonçant le rôle de la "rationalité" dans l'approfondissement de cette séparation (Berque, 1995, 2000, 2008, 2009, Blanquart, 1997) que nous allons questionner ici.

¹ Au sens défini par Michel Foucault (1994) : "L'ensemble des pratiques discursives ou non discursives qui fait entrer quelque chose dans le jeu du vrai et du faux comme objet pour la pensée (que ce soit sous la forme de la réflexion morale, de la connaissance scientifique, de l'analyse politique, etc)".

² Nature entendue au sens simple de "Physis", comme comprenant les étants naturels et les processus. Le "paysage" sera défini pour sa part en tant que vision esthétique de la nature culturellement construite ; voir Cauquelin, 2000.

Quelles conceptions de la rationalité et de son statut dans l'histoire urbaine permettent de développer de telles lectures historiques? Comment cette nature malmenée par la ville est-elle définie, à l'heure où d'autres disciplines produisent des diagnostics moins tranchés sur les rapports ville nature?

Afin de répondre à ces questions, nous rappellerons dans un premier temps les principaux arguments développés dans ce corpus de texte qui critiquent une absence de prise de considération de la nature dans la conception de la ville. Nous travaillerons surtout des textes issus de la géographie culturaliste et de la "philosophie" urbaine car c'est au sein de ces deux formations discursives qu'ont été développés les textes les plus critiques et les plus précis vis-à-vis du rapport culturel entre l'homme occidental et la nature. Nous nous appuierons principalement sur les travaux d'Augustin Berque, orientaliste, géographe,

3 En témoignent les ouvrages co-dirigés avec des spécialistes de l'urbain (Berque, Bonin, Ghorra-Gobin, 2006), les participations aux colloques d'urbanisme ("Penser la ville nature", Grenoble 2004, "Hybride, hybridité, hybridation", Grenoble 2012), les nombreuses citations assumées par des paysagistes (Desvignes, 2009, Corajoud, 2010) et par des scientifiques ou encore la création avec Bernard Lassus d'un doctorat spécialisé "Jardins, paysages, territoires". L'influence des travaux du géographe est indéniable et notre intention n'est pas ici de faire polémique, ni de jouer le rôle de police épistémologique mais plutôt de questionner des textes qui alimentent les représentations d'une grande partie du champ de la critique, ainsi que des praticiens de l'aménagement du territoire. Nous ne pouvons nous étendre sur toute la richesse et la variété des travaux du géographe, nous nous intéressons ici uniquement à ses travaux sur la généalogie de l'espace occidental.

4 Nous commenterons essentiellement l'ouvrage de Paul Blanquart (Blanquart, 1996), qui se définit lui-même comme "sociologue et philosophe" (*Ibid.*). La "philosophie urbaine" reste un champ en train de se constituer, notamment autour des travaux de Thierry Paquot, Michel Lussault, Chris Younès et de la collection "Philosophie urbaine" aux éditions de La Découverte. Nous intégrons l'ouvrage de Paul Blanquart à ce champ car son ouvrage relève d'une méditation sur le sens de l'histoire et des dynamiques sociales qui l'animent.

directeur d'étude à l'EHESS et dont une partie des travaux sert de référence à nombre de spécialistes universitaires ou professionnels de l'urbain³. De même on s'intéressera à des textes à dimension "philosophique"⁴, s'interrogeant sur les principes d'élaboration de la ville au cours de l'histoire, en lien avec l'histoire générale des idées. Dans un deuxième temps, nous porterons notre attention précisément sur le rôle et les conceptions de la "rationalité" qui sont déployés dans ces discours en voyant notamment ce que la lecture historique opérée par ces auteurs doit à certains présupposés moraux ainsi qu'à une conception particulière de la causalité historique. Enfin, nous verrons que les travaux récents de l'histoire environnementale, ainsi que d'autres branches plus spécialisées de l'histoire tendent à nuancer ce constat sur la ville et son rapport à la nature à partir de définitions plus souples de cette dernière et surtout moins engagées.

Cet article a donc une dimension historiographique et épistémologique dans la mesure où il entend mettre en évidence les présupposés qui sous-tendent la critique des rapports ville nature et retracer l'évolution des arguments qui permettent de construire l'interprétation de ce rapport.

UNE INTERPRÉTATION DU PROCESSUS HISTORIQUE DE SÉPARATION ENTRE VILLE ET NATURE.

Que cela soit dans une optique descriptive ou critique, l'idée selon laquelle la ville occidentale se serait construite contre la nature se retrouve dans plusieurs textes issus de disciplines différentes. Ces considérations sur le rapport ville nature sont tantôt le but de l'argumentation, tantôt les prémices indiscutées d'une démonstration à visée autre. Nous commençons ici par en donner quelques exemples pour nous focaliser ensuite sur des textes ayant décrit précisément la généalogie des morphologies urbaines occidentales en rapport avec l'histoire des idées.

Dans son ouvrage historique sur l'architecture moderne, Michel Ragon rappelle rapidement les caractéristiques formelles des premières villes qu'a connues l'humanité et constate le besoin de constituer la maison et la ville comme les moyens d'une protection contre la nature. Ainsi "La ville s'est construite contre la nature" (Ragon, 1986), et ce fait "anthropologique" ne fera que s'accroître au cours de l'histoire. Les mêmes considérations historiques alimentent les représentations des enseignants praticiens comme Michel Conan qui valide l'idée d'une rationalité s'exerçant sur les éléments naturels au travers de la ville occidentale : "C'est ainsi qu'elles (les sociétés) ont construit des villes, lieux où la plupart des formes d'organisation du contrôle rationnel de la nature pouvaient s'abriter, collaborer ou communiquer entre elles" (Conan, 1994, p. 22). Ces précisions historiques constituant cette fois le point de départ d'une réflexion programmatique sur les possibilités de création de lien social à partir des pratiques de nature urbaine dans la ville contemporaine. Dans une optique plus proprement philosophique et critique, Thierry Paquot constate l'opposition entre la ville telle qu'elle s'est construite jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire comme "une construction, un artefact, quelque chose non seulement d'artificiel mais qui bride le naturel" (Paquot, 2004, p. 83.) et le besoin anthropologique d'un habiter qui soit "avec" et "parmi" la nature (*Ibid.*, p. 94). De même l'auteur souligne le contraste entre les morphologies urbaines effectives et le désir de nature qui traverse toute l'histoire de la pensée en aménagement. Enfin Augustin Berque, s'intéressant aux modalités d'élaboration de la ville occidentale et à l'histoire des idées en aménagement dans une optique comparative avec la civilisation asiatique, évoque l'idée d'un "schéma de la cité occidentale", ayant pour modèle le bourg méditerranéen et la ville close du Moyen Âge;

“Dans les deux cas il s'agit d'une forme intégrée compacte, nettement délimitée, qui se détache contrastivement sur un fond. Ce dernier a pour essence de n'être pas urbain ; c'est indistinctement la campagne ou la nature.” (Berque, 1995, p. 134).

Le fait que l'urbain se soit constitué contre la nature, ou plus précisément à la faveur d'une rationalisation instrumentale des éléments naturels est donc le point de départ de tout un ensemble de réflexions issues de champs différents. Si pour la majorité des auteurs que nous venons de citer ces considérations sur le rapport ville nature sont comme des allants de soi, les travaux de géographie culturelle et d'épistémologie des sciences de l'aménagement se sont appliqués à décrire précisément et finement le processus de rationalisation à l'œuvre dans la ville occidentale. Nous nous focaliserons principalement dans la suite de ce texte sur les travaux d'Augustin Berque et de Paul Blanquart qui ont mis en rapport les modalités d'élaboration de la ville et l'histoire générale des idées en Europe. Pour le premier, les rapports ville nature s'intègrent à une étude plus vaste concernant les représentations culturelles des relations de l'homme à son milieu, ainsi que la tentative de fonder une véritable science qui traiterait de cet objet (Berque, 2000, 2008). Le deuxième a entrepris une critique sévère de la genèse de la ville occidentale et, à travers elle, de l'ensemble des codes et des modes de pensée de notre société.

Retraçant le processus de séparation et d'exploitation de la nature dans l'élaboration de la ville européenne, ces deux auteurs soulignent la responsabilité de la modernité, entendue comme moment de l'avènement des sciences expérimentales et mathématiques, dans l'approfondissement de cette exploitation. Retraçant la genèse de la science moderne et s'appuyant sur des travaux classiques de l'histoire des sciences (Koyré, 1966-1973), ces discours rappellent ce moment décisif de mise à distance de la nature opérée par Galilée, Descartes et Newton, qui a conduit à une “objectivation” du monde ainsi qu'à la constitution du sujet moderne à travers un processus de décentrement. (Berque, 1994, 1995, 2000, 2008, 2009). La “fatale” séparation entre le sujet et l'objet a alors mené une perte de la “mondanité” de ce dernier, à son isolement par rapport à un lieu et à sa réduction en une simple chose. La modernité occidentale constitue la nature comme objet pour la science et instaure un rapport culturel au paysage dans lequel celui-ci est exclusivement appréhendé grâce à la vision, contrairement à d'autres cultures favorisant l'intégration

sensible du sujet au paysage (Berque 1995, Karaola, 2008). On voit par exemple que “La nature n'est donc plus composée de qualités ayant chacune son lieu, mais d'une quantité d'énergie à l'œuvre au travers de transformations dynamiques qui s'opèrent selon des paramètres quantitatifs.” (Blanquart, 1997, p. 96). Les conséquences de l'avènement de la modernité et de cette réduction des êtres aux choses auraient été alors considérables pour la nature et la ville en tant qu'espaces. Cette réduction ontologique des constituants du réel et leur instrumentalisation se poursuivant tout au long des siècles et s'incarnant dans diverses formes sociales, auraient conduit à une exploitation de la nature, au massacre du paysage et à la construction des métropoles de la laideur. Ainsi “...le règne du paradigme occidental moderne classique entraîne la mort du paysage” (Berque, 2008, p. 78). De même, “Proclamé par Descartes maître et possesseur de la nature, l'homme moderne a tendu à concevoir ce rapport de manière univoque, en tant que sujet conscient, maîtrisant dans une perspective instrumentale un environnement objectivé. Cette perspective a rendu possibles les techniques d'aménagement – hydraulique entre autres – qui ont effectivement produit ces milieux hautement artificialisés que sont les mégapoles modernes” (Berque, 1994, p. 45). Ainsi, est soulignée la responsabilité de la “modernité” dans la constitution du paysage en tant qu'extériorité et la création de métropoles jugées artificielles et aliénantes. À partir des travaux de Galilée, Descartes et Newton s'est opérée comme une sorte de “chute” cognitive, condamnant l'homme à massacrer son territoire et à vivre comme un robot, ou un cyborg (Berque, 2002) dans des espaces considérés eux-mêmes comme mécanisés et absurdes : “Désarticulée, la vie est en effet de plus en plus invivable, en particulier pour les refoulés du pavillon au grand ensemble populaire, où le logement se réduit à l'ensemble calculé de ce qui est strictement nécessaire à l'entretien et à la reproduction de la force de travail” (Blanquart, 1997, p. 133). La science et la transformation cognitive qui l'a engendrée seraient donc responsables de la dégradation de l'environnement à travers un processus de mécanisation et d'instrumentalisation à outrance.

LA QUESTION DU SENS ET DU RÔLE HISTORIQUE DE LA RATIONALITÉ OCCIDENTALE

Ce type de lecture historique articulant histoire des idées et morphologie urbaine pose un certain nombre de questions d'ordre épistémologique et factuel. Si la définition d'une rationalité scientifique conçue en tant que processus

d'abstraction est parfaitement claire, son application à la ville reste problématique. En effet qu'entend-on par espace urbain rationnel ? Qu'est ce qu'une forme urbaine rationnelle ? Comment et par quels moyens s'est elle exercée ? Quel type de rationalité s'est incarnée dans l'évolution des villes européennes ? Un certain flou concerne ces définitions et la rationalité en vient à avoir un caractère très abstrait d'agent historique omnipotent. Il conviendra d'examiner ici premièrement cette question de la définition de la rationalité, puis celle de son appréhension éthique l'envisageant comme une "chute" et enfin le rôle historique qui lui est attribué par ces discours.

Si par "rationalité cartésienne" appliquée à l'espace urbain, on entend la mise en place de moyens techniques visant à l'accomplissement optimum de fonctions urbaines variées d'une ville conçue comme automate ou machine, alors il faut reconnaître que cette rationalisation est restée de l'ordre du fantasme (Picon, 2002). Si on entend par rationalisation un processus moins systématique mais qui s'applique toujours à envisager l'urbain comme un dispositif technique fonctionnel alors il faut rappeler que ce processus s'est avéré lent et souvent incomplet (Panerai, 1997, Secchi, 2001). L'examen des dynamiques morphologiques des espaces urbains pousse à modérer l'idée d'une marche implacable de la rationalité. Cette dernière est loin d'avoir toujours été à l'œuvre dans la production de la ville et son application a souvent été contextuelle, localisée et à finalité limitée. Les aménagements des villes françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, censés incarner la rationalité et l'arraisonnement de l'espace (places royales, tracés rectilignes...), sont tout à fait marginaux par rapport au reste de l'espace urbain, par rapport à la véritable chair de la ville qui elle est restée, au moins jusqu'à Haussmann,

5 Ceci ne concernant que Paris, le tissu urbain médiéval étant resté très largement présent partout ailleurs (cf. Duby, 1980 ; Pinol, 2003 ; Bénévolo, 1993) .

largement médiévale⁵. Même si les aménageurs d'alors rêvaient d'ordonner la ville, les conditions effectives de ces réformes n'étaient pas réunies (Harouel, 1993, p. 14) et ainsi "l'imaginaire du grand siècle est sans doute cartésien mais ses villes sont encore largement médiévales..." (Picon, 1988, p. 25). Les débuts de la ville industrielle, juxtaposant les espaces et entassant les populations sans aucun souci d'efficacité, dominée par ces éléments structurants de la ville qu'ont effectivement été "l'usine, la voie ferrée et le taudis" (Ragon, 1986), illustrent bien plus le désordre et la précipitation que des préceptes inspirés du cartésianisme. Seul le cycle Haussmannien engage

une rationalisation systématique des formes urbaines au sens défini par la typomorphologie : composition d'ensemble incarnée dans la monumentalité, la symétrie, la convergence et l'axialité (Panerai, 1997, p. 159) Cependant hygiénisme et conception hydraulique de la ville, qui sont effectivement des manifestations de la reprise en main rationnelle de l'urbain, ne se sont pas appliqués uniformément et sur tout l'espace parisien, et encore moins européen en moins d'un quart de siècle (*Ibid*, p. 20). C'est gommer les résistances, les persistance et les adaptations des tissus anciens que les travaux de typomorphologie ont soulignées à propos des formes urbaines, définies comme hybride entre passé et présent (Panerai 1997, Secchi, 2001). C'est gommer également l'ensemble des contre finalités et "cafouillages" qu'ont connus ces phénomènes de mise en ordre de l'espace urbain, s'incarnant par exemple dans le retour du palu à Paris au XIX^e siècle, du fait de la politique des grands travaux, du macadam et des fortifications menés par Haussmann (Barles, 2001).

Si par rationalité, on entend plus simplement cette fois le fait de la mise en œuvre de moyens en vue de l'accomplissement d'une fin, alors c'est une rationalité de type économique qui a régi pour une grande part la formation de l'espace urbain au XIX^e et au XX^e siècle. L'Haussmannisation des villes Européennes au XIX^e siècle est on le sait inséparable des phénomènes de spéculation et de gestion financières (Algulhon, 1983) opéré par un capitalisme qui perfectionne ses outils grâce à la politique des grands travaux (Panerai, 1997, Choay, 2006). Les morphologies urbaines sont donc grandement déterminées par la recherche du profit et non pas seulement par la recherche d'une efficacité fonctionnelle optimum (Algulhon, *Ibid*, p. 79) À cet égard, la question des réseaux techniques est tout à fait symbolique. Comme l'ont démontré Tarr et Dupuis, les réseaux ont suivi l'urbanisation galopante animée par des objectifs financiers, plutôt qu'ils ne l'ont structurée (Tarr et Dupuis, 1988). En effet l'installation des réseaux de gaz, d'eau et d'électricité ont très souvent été mis en place après la construction des bâtiments dont l'emplacement et l'organisation avaient été fixés par la loi du marché. Ainsi les réseaux, instruments même du "modèle hydraulique", symbole de cette ville de l'ingénieur parfois dénoncée, n'ont pas été installés rationnellement et dans le but d'un fonctionnement optimum mais ont bien suivi l'urbanisation dessinée par la spéculation immobilière gouvernée par la satisfaction des intérêts particuliers (Dupuy, 1991). Rationalité économique et rationalité

scientifique sont loin d'être équivalentes (Simon, 1982) ; l'action d'une gouvernamentalité libérale ou les spéculations immobilières destinées à enrichir la bourgeoisie florissante du XIX^e siècle sont des réponses localisées destinées à remplir des objectifs limités et non les preuves de l'accomplissement historique sous jacent et pernicieux du paradigme moderne. S'il est parfaitement indéniable que l'espace urbain dans sa dimension technique ait connu un phénomène de rationalisation, il est toutefois nécessaire de préciser en quel sens et quelles en ont été les limites, afin de ne pas "mythifier" ce phénomène et de l'aborder de façon analytique.

Ce flou à l'égard de la définition de la rationalité s'accompagne parfois d'interférences morales quant à son évaluation et on peut s'interroger sur la validité d'une appréhension éthique du statut de la modernité comme nous l'avons retracée en première partie. En effet l'avènement des sciences modernes est mis en rapport avec une "chute" morale de l'homme. Pour Augustin Berque par exemple, la modernité, ayant réduit les "choses" à des objets, a conduit à une désincarnation du monde. Cette réduction au statut d'objet est alors "insupportable, car cette exclusion de la mondanité n'est autre chose qu'une réduction ontologique" (Berque, 1997, p. 207). Cependant on pourrait penser que la réduction, l'abstraction des éléments physiques et leur insertion dans un discours visant à la compréhension du monde ne sont en rien une descente de l'étant naturel sur l'échelle des êtres. Koyré lui-même, s'il a souligné le changement fondamental du statut de l'homme et de sa place dans l'univers ayant eu cours avec l'avènement des sciences modernes, n'a jamais porté de jugement moral ni métaphysique sur le nouveau statut des phénomènes (Koyré, 1966-1973). Cette neutralité axiologique de l'épistémologie, qui ne juge pas comme une "perte" le passage d'une physique des lieux naturels à une autre régie par les forces de gravitation et d'inertie, ne semble pas être de mise dans l'analyse historique des formes urbaines. Au contraire celle-ci semble connaître un certain nombre de "parasitages" moraux et normatifs qui orientent la lecture dans le sens d'un méta-récit. Une autre série d'interrogations porte sur le régime des causalités historiques mises en œuvre dans les discours que nous avons décrits auparavant.

Si une part de responsabilité des sciences et des techniques dans la mécanisation du monde et la création des univers urbains que nous connaissons est

indéniable, de telles conceptions soulèvent tout de même un certain nombre de questions. En effet en constituant la "modernité" ou le "paradigme occidental moderne classique" (Berque, 2008) en tant que seul responsable des effets morphologiques et sociologiques que nous connaissons, ne néglige-t-on pas les dynamiques historiques plus fines qui constituent l'histoire urbaine ? La critique de la science et des techniques, par ailleurs tout à fait fondée, construit une sorte de méta-récit dans lequel des entités abstraites en viennent à avoir un rôle historique démesuré. D'un point de vue non plus structural mais discursif, ce type de méta-récit inscrit le fait urbain au cœur d'une critique plus générale de la technique et de la raison instrumentale qui n'est pas sans rappeler les écrits de l'école de Francfort. La différence étant toutefois considérable puisque les travaux d'Adorno et d'Horkheimer par exemple, portaient d'objets d'investigation strictement établis comme le mythe dans la société grecque ou l'industrie culturelle afin de retrouver les marques de cette rationalité. C'est à partir de ces objets que les auteurs théorisaient le concept de "raison totalitaire" et non en parcourant le chemin inverse comme cela semble être le cas avec les textes que nous citons plus haut (Horkheimer et Adorno, 1944-1974). Le problème c'est que l'histoire des formes urbaines peut paraître comme "prise en otage" de cette critique. Les dynamiques propres à l'histoire urbaine, qui sont beaucoup plus fines, multiples et entremêlées sont gommées et rabattues sur cette histoire de la rationalité. Cette dernière en vient à éclipser les autres facteurs de "mutilation" de la ville comme la dynamique capitaliste de production de l'espace très largement étudiée par Lefebvre (1968, 1970), Castells (1972) ou Harvey (1976) et dont l'intention critique est aujourd'hui poursuivie par Marcuse (2009). Les "critical urban studies" ont particulièrement bien démontré et démonté les mécaniques à l'origine des phénomènes de polarisation et de déstructuration des géographies urbaines (Marcuse, 2009). Si leurs travaux en viennent parfois à tomber dans le même travers en se focalisant uniquement sur le capitalisme en tant que facteur de déstructuration urbaine et agent historique d'un méta-récit, ils auront néanmoins permis de mettre en évidence précisément une des dynamiques fortes de production de l'espace, militant ainsi pour une attention redoublée aux causalités multiples qui animent cette production.

Ce type de mise en récit, qui voit dans la ville occidentale l'accomplissement de la raison tortionnaire et malfaisante, traversant les siècles de Descartes

jusqu'à nous en passant par Le Corbusier et soumettant l'homme et la nature à sa mécanique implacable (Blanquart, 1997, p. 133) renvoie à une certaine conception des faits sociaux qui constituent la chair de l'histoire. Une conception "objectiviste" qui ferait fi de la phénoménalité sociale, c'est-à-dire des dynamiques propres aux acteurs et de leurs raisons d'agir. Les faits sociaux traverseraient les individus, les grandes dynamiques supra et infra-structurelles s'incarneraient dans les acteurs qui n'auraient qu'à reproduire et accomplir un irréversible mouvement historique. On reconnaît là une certaine sociologie ainsi qu'une certaine philosophie de l'histoire. Si elles ont prouvé leurs vertus, elles doivent pourtant tenir compte des apports de la sociologie compréhensive ou de la phénoménologie sociale (Shütz, 1998) dans la compréhension des faits sociaux et des dynamiques historiques. Ceci afin d'éviter de réduire des schèmes d'actions variés et soumis à des systèmes de valeurs multiples, à une rationalité moderne, seule responsable des méfaits non moins variés de la société occidentale. Sans aller jusqu'à la dissolution pure et simple du fait social dans une pure phénoménalité (Ferrié, Dupret, 2010), l'histoire urbaine ne peut se résoudre à l'accomplissement d'une fin. Si c'était le cas, on retomberait alors dans le cadre d'une histoire à visée téléologique oubliant les contextes et les raisons d'agir au profit d'un seul et

6 On pourrait presque déjà y voir un exemple d'histoire produite par une "idéologie" au sens de Aron. Si l'idéologie peut être définie de façon assez neutre par "Un système global d'interprétation du monde historico-politique" (Aron, 1966), il reste qu'elle produit une vision de l'histoire souvent manichéenne et réduisant la multiplicité des facteurs historiques à l'action d'une cause unique après avoir réduit la dialectique. Avec cette prééminence du paradigme moderne dans la destruction de la nature et l'aliénation paysagère des citoyens, il est tout à fait probable que nous soyons au creux de ce type de discours. Par ailleurs, les propos visant à discréditer la géométrisation et la mécanisation du monde physique au profit de la prise en compte des "choses" dans leur rapport aux lieux qu'elles occupent, relèvent pour une part de cette fonction de "conservation sociale" qu'avait attribué Mannheim à l'idéologie (Mannheim, 1929/1956).

unique moteur de l'histoire urbaine⁶. Ces cas d'école de l'historiographie, que les historiens professionnels ont largement dépassés, semblent finalement ressurgir dans le cadre de la pensée critique prenant pour objet les morphologies urbaines.

DÉFINITIONS DE LA TECHNIQUE ET DE LA NATURE DANS L'INTERPRÉTATION DES RAPPORTS VILLE NATURE

On voit donc les questions épistémologiques que soulève l'analyse du rôle de la rationalité dans l'histoire urbaine telle qu'elle est proposée par

les textes qui se sont engagés dans une critique sévère du rapport entre la ville occidentale et la nature. De la même manière ces récits reposent sur des conceptions particulières de la nature et de la technique qu'il nous faut préciser et relativiser à partir d'autres conceptions de ces notions développées

par l'anthropologie de la technique et confirmées par l'histoire économique et environnementale.

Les récits et généalogies que nous avons évoquées plus haut reposent sur des représentations de la nature conçue en tant qu'élément positif et dont la technique nous aurait éloignés. Relevant d'une tradition de critique de la rationalité instrumentale partant d'Heidegger jusqu'à l'école de Francfort en passant par Hannah Arendt et dont les apports sont indiscutables, ces discours définissent la technique comme "arraisonnement" de la nature. Les techniques urbaines, comprenant la gestion des éléments naturels dans la ville et les techniques de l'habiter, participent de ce mouvement de rationalisation du monde et de contrôle de la nature. Or, les travaux d'anthropologie, d'histoire ou de philosophie de la technique tendent à proposer une autre conception de la technologie conçue non plus comme facteur de séparation avec l'environnement mais au contraire comme le moyen de création d'un lien avec celui-ci, d'une médiation (Leroy-Gouhan, 1943-1971, Gille, 1978, Simondon, 2001). Les outils techniques prolongent le corps et trouvent leur origine dans les spécificités de la matière elle-même plutôt que dans une démarche cognitive

d'abstraction et d'exploitation des éléments naturels⁷. Par la suite la technique n'instaurerait pas une dualité avec la nature mais un rapport qui serait de l'ordre du partenariat, de l'alliance. Une vision différente de la technique en général et de la technique

urbaine en particulier amènera également à produire des diagnostics différents sur les rapports ville nature. L'histoire de la ville n'est plus dès lors celle d'une exploitation des éléments naturels, mais celle de la création d'un milieu intégrant artefacts et éléments naturels. On se souvient qu'André Guillemme avait décrit certaines villes du Moyen Âge comme des "petites Venise" (Guillemme, 1983, p. 82). À travers la mise en place de canaux et de barrages irriguant l'espace, ou de l'adaptation du bâti à la topographie des berges, la ville se soumet partiellement à l'impétuosité et au dessin des cours d'eau, constituant ainsi un rapport non d'exploitation mais d'entente et de partenariat entre l'homme et son environnement. Le fait que la ville européenne passe à une économie du foncier à partir du XIV^e siècle ne change rien à ce rapport, et ce n'est pas la puanteur et la saleté des villes de cette époque qui doivent constituer les arguments principaux pour une

7 "Posant en principe que c'est la matière qui conditionne toute technique et non pas les moyens ou les forces, je me suis écarté franchement des données acquises et j'ai adopté une répartition des techniques de fabrication qui débute par les matières solides pour atteindre progressivement les fluides." Leroy-Gouhan, 1943/1971, p. 19

séparation de la nature et de la ville, mais pour une mutation de l'image de la nature construite par nos dispositifs techniques (Moscovici, 1966). Le passage d'une cinétique à une statique de l'eau dans les villes n'est pas une disparition de la nature, ou un mépris de cette dernière, mais bien le passage d'un "ordre naturel" à un autre et ainsi "le milieu naturel n'est pas vaincu, diminué par les techniques, mais modifié par un autre milieu naturel auquel il s'intègre" (*Ibid*, p. 33).

Cette conception différente de la technique et engageant un rapport moins dualiste avec la nature se retrouve dans les travaux de l'histoire économique. En effet, cette dernière a depuis un certain temps déjà souligné l'imbrication forte entre ville et nature et ce dès l'antiquité (Bairoch, 1999, p. 25). L'intrication économique et fonctionnelle entre ces deux espaces est telle qu'ils sont difficilement séparables, la vision d'une ville prédatrice ayant déjà cédé le pas à l'idée d'une "métropole active" actualisant et accomplissant les possibilités de son territoire (Benevolo, 1993, Pinol, 2003). La valorisation de la terre par le travail et l'irrigation de la ville par les produits de cette terre auront contribué à la création d'un lien très fort entre ces deux espaces. L'image de la ville du Moyen Âge évoquée dans la citation d'Augustin Berque (*cf. supra*) et qui consacre l'idée d'une ville lilliputienne tournée sur elle-même (Braudel) a souffert quelques discussions à partir de l'étude précise de ces relations techniques et économiques entre ville et campagne. La ville du Moyen âge, qui sert justement à l'établissement du "schème de la cité" est une ville champêtre (Duby, 1980, p. 200) et ouverte sur son Ager. De ces relations techniques et économiques diversifiées sont nés des rapports symboliques également diversifiés. D'un point de vue cognitif en effet, les espaces induisent des rapports spécifiques; la nature agricole est conçue comme prolongement de la ville alors que les espaces du "saltus" ou de la "sylla" renvoient à l'espace sauvage qui participe effectivement à l'opposition ville nature. Cependant la sylla constitue à la fois un lieu de répulsion et de fascination pour l'homme du Moyen Âge, contribuant ainsi à construire un rapport cognitif et symbolique nuancé et ne pouvant se réduire à la simple opposition.

L'histoire environnementale produit sensiblement les mêmes analyses mais cette fois-ci à partir d'une définition renouvelée non pas de la technique mais de la nature elle-même. Ce n'est plus une nature idéalisée et dont les

fonctionnements écosystémiques n'auraient pas besoin de l'homme, conçu implicitement comme intrus, mais bien une totalité systémique intégrant ce dernier dans son fonctionnement et désamorçant de fait, le dualisme qu'aurait institué la technique (Mélusi, 2010). En effet l'évolution de l'histoire environnementale aux États-Unis depuis les années quatre-vingt-dix et appelée à l'éclosion en France (Massard-Guilbaud, 2007, p. 21), parce qu'elle remet le fait urbain au cœur des relations qu'entretiennent l'homme et la nature dans un rapport non forcément dual, tend à remettre en cause l'idée d'exploitation. L'étude historique précise des constructions urbaines, et ne partant pas de présupposés épistémologiques supposant l'extériorité de l'homme occidental par rapport à la nature, a amené à entrevoir un ensemble de relations beaucoup plus diversifiées et beaucoup plus fines entre l'homme et son environnement (Melosi, 2001, 2010). L'utilisation urbaine de la nature relevant alors de dynamiques d'adaptation, d'orientation, de co-dépendance ou d'intensification des phénomènes naturels, autant de relations subtiles ne pouvant se réduire au simple terme "d'exploitation". L'histoire de la ville occidentale n'est plus dès lors celle d'une disparition ou d'une éviction de la nature, mais plutôt celle d'un habiter qui se construirait à l'intérieure de celle-ci et qui contribuerait à la définir. Nous voyons avec ces quelques exemples que ce sont d'autres définitions de la nature et de la technique qui permettent à certaines disciplines ou certains chercheurs d'opérer un tel rapprochement avec la ville. Ces écarts dans les définitions entraînant à chaque fois des lectures historiques variées.

Ce jeu des définitions légitimes, à partir desquelles est opérée une lecture historique des rapports ville nature, conduisant in fine à une condamnation ou plus rarement à un éloge de ces rapports, est une pratique courante dans les discours critiques concernant ceux-ci. Si nous nous sommes focalisés dans cet article sur des textes issus de la géographie ou de l'histoire urbaine, il est nécessaire de rappeler que la pensée du rapport ville nature mobilise une appréhension normative quels qu'en soient la discipline ou le champ qui s'en emparent. Il semble que nul plus que le concept de "nature" ne suscite autant d'engagements et d'investissements dans sa définition et dans la définition de son rapport à la ville. Ainsi, dans le domaine de l'aménagement, les architectes ou les urbanistes se critiquent et se jugent à partir de conceptions spécifiques de la nature ou du paysage. L'histoire de l'aménagement cette fois, recèle

nombre de débats et d'oppositions motivés par des interprétations différentes et qui justifient par conséquent un travail de recherche épistémologique quant à l'élucidation des concepts qui fondent ces critiques. L'urbanisme du XX^e siècle a largement répondu aux problèmes de la ville industrielle par des tentatives de desserrement (Secchi, 2001) dans lesquelles la nature avait bien entendu son rôle à jouer. La conception pittoresque et artistique des fondateurs des cités jardins, (Howard, 1898, Unwin, 1923) a ainsi été très largement critiquée par le mouvement moderne au nom d'une vision hygiéniste des espaces verts, ainsi qu'au travers d'une volonté de dissolution de la ville et de ses morphologies traditionnelles (Le Corbusier, 1959, p. 35). À partir des années quatre-vingt, Le Corbusier a fait l'objet de vives critiques opérées à partir de définitions moins technicistes et sanitaires de la nature (Choay, 1980, Panerai, 1997) et aujourd'hui à partir d'une vision plus "sensible" et plus éthique des étant naturels, et pour laquelle ces derniers ne peuvent être réduits à des objets d'urbanisme: "... *L'air, la lumière, la verdure*. Ces trois motifs sont non seulement bornés au physique, mais au quantitatif: plus il y en a, mieux c'est. Voilà qui est un peu court en matière de rapport à la nature; et c'est encore plus court si l'on se rend compte qu'en bien des cas cette *quantité de nature* a été conçue comme synonyme de *qualité de la ville*" (Berque, 2010, p. 590).

Ainsi on voit bien quelles conceptions de la nature ou du paysage sont cette fois-ci à l'origine des projets pour la ville, et comment l'histoire de la "pensée urbaine", définie ici comme théorie de l'espace bâti (Choay, 1965) est elle aussi traversée par ces questions de normativité.

Cet article a donc souligné les quelques ambiguïtés qui transparaissent à travers les références à l'histoire opérées par les textes critiquant vivement la ville occidentale. On a vu que ces textes engageaient une pratique de l'histoire qui pouvait être questionnée d'un point de vue épistémologique. On a vu également quels présupposés et conceptions normatives soutenaient ces lectures historiques et comment ces dernières pouvaient être discutées à partir d'autres préconceptions issues de champs différents. L'objectif n'était pas de souligner la relativité irréductible de toute interprétation, mais plutôt de décrire et de comprendre les conceptions à l'origine de l'évaluation du rapport ville nature.

Finalement, dans le cadre de ces discours dont l'objectif est la critique de la conception occidentale de la ville, comme dans les discours des aménageurs eux-mêmes, il semble que l'enquête historique ne soit pas la base des prises de positions mais au contraire le moyen d'une justification *a posteriori*. L'histoire urbaine relève alors d'un discours à dimension téléologique qui manifeste l'accomplissement d'une fatalité choisie en fonction des intérêts de la démonstration. Ceci doit nous engager à repenser la place de l'histoire dans la critique des rapports ville nature, afin que la première ne soit pas réduite à une simple séquence argumentative (Adam, 1992) dans un discours rhétorique déployé par la seconde.

BIBLIOGRAPHIE

ADAM, J.-M., (1992)

Les textes, types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue, Paris, Nathan.

AGULHON, M., (dir), (1998)

La ville de l'âge industriel, Paris, Point Seuil.

ARON, R., (1966)

Trois essais sur l'âge industriel, Paris, PLOD.

BAIROCH, P., (1985)

De Jéricho à Mexico, Paris, Gallimard.

BARLES, S., (2001)

"Les ingénieurs dans la ville: les contradictions de la régularisation urbaine" in Berdoulay, V., Claval, P (dir), *Aux débuts de l'urbanisme français*, Paris, l'Harmattan.

BENEVOLO, L., (1993)

La ville dans l'histoire européenne, Paris, Seuil.

BERQUE, A., (1993)

Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon, Paris, Gallimard.
(1994), *La Maîtrise de la ville; Urbanité française, urbanité nipponne*, Paris, Éditions de l'EHESS.

(1995), *Les raisons du paysage. De la Chine aux environnements de synthèse*. Paris, Éditions Hazan.

(2000), *Médiance, de milieux en paysages*, Paris, Belin.

(2002), "L'habitat insoutenable. Recherche sur l'histoire de la désurbanité." in *L'espace géographique* n°31, p. 241-251.

(2008), *La pensée paysagère*, Paris, Archibooks.

(2009), "Les travaux et les jours. Histoire naturelle et Histoire humaine." in *L'espace géographique*, n°38, p. 73-82.
(2010), "Le sauvage construit" in *Ethnologie française*, vol. 40, p. 589-596.

BERQUE, A, BONIN, PH., GHORRA-GOBIN, C., (dir), (2006)

La ville insoutenable, Paris, Belin.

BLANQUART, P., (1997)

Une histoire de la ville. Pour repenser la société, Paris, La Découverte.

CANGUILHEM, G., (2009)

Idéologie et rationalité, Paris, Vrin.

CASTELLS, M., (1972)

La question urbaine, Paris, Maspero.

CHARLES, L., KALAORA, B., (2008)

"Pensée, sensibilité et action dans la société française autour de la question de la nature" in *Annales de géographie*, n°663, p. 3-25.

CAUQUELIN, A., (2000)

L'invention du paysage, Paris, PUF.

CHOAY, F., (1965)

L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie, Paris, Seuil.
(1980), *La règle et le modèle. Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, Seuil.

- CONAN, M.,** (1994)
“L’Arcadie toujours recommencée” in Berque, A., (dir), *La maîtrise de la ville. Urbanité française, urbanité nipponne*, Paris, Éditions de l’EHESS.
- CORAJOU, M.,** (2010)
Le paysage, c’est l’endroit où le ciel et la terre se touchent, Paris, ENSP, Actes Sud.
- DUBY, G.,** (dir.), (1980)
Histoire de la France urbaine, Paris, Seuil, 4 tomes.
- DUPUY, G.,** (1991)
L’urbanisme des réseaux, Paris, Armand Colin.
- FERRIE, J.-N., DUPRET, B.,** (2010)
“La science sociale n’est pas une science”, in *Revue Française de Science Politique*, Paris, Presses de Science Po.
- FOUCAULT, M.,** (1969)
L’archéologie du savoir, Paris, Gallimard.
(1994), *Dis et écrits*, Paris, Gallimard.
- GEORGE, P., VERGER, F.,** (2008)
Dictionnaire de la géographie, Paris, PUF.
- GILLE, B.,** (dir), (1978)
Histoire des techniques : techniques et civilisation, techniques et sciences, Paris, Gallimard.
- HARVEY, D.,** (1976)
Social justice and the city, Cambridge, Blackwell.
- HORKHEIMER, M., ADORNO, T. W.,** (1974)
La dialectique de la raison, Paris, Coll. Tel, Gallimard.
- HOWARD, E.,** (2003, 1^{re} éd. 1898)
To-morrow a peaceful path to real reform, Londres, Routledge.
- KOYRE, A.,** (1973)
Du monde clos à l’univers infini, Paris, Coll. Tel, Gallimard.
(1973), *Études de la pensée scientifique*, Paris, Coll Tel, Gallimard.
- LEFEBVRE, H.,** (1968)
Le droit à la ville, Paris, Anthropos.
- LERODY-GOUHAN, A.,** (1971, 1^{re} éd. 1943)
L’homme et la matière, Paris, Albin Michel.
- MANNHEIM, K.,** (1956, 1^{re} éd. 1929)
Idéologie et utopie. Une introduction à la sociologie de la connaissance, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie.
- MASSARD GUILBAUD, G.,** (2007)
“Pour une histoire environnementale de l’urbain” in *Histoire urbaine*, n°18, p. 5-21.
- MARCUSE, P., VAN KEMPEN, R.,** (2000)
Globalizing cities: A new spatial order, Cambridge, Blackwell.
- MELOSI, M.,** (2001)
Effluent America. Cities, industry, energy and environment, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- MELOSI, M.,** (2010)
“Humans, cities and nature: How do cities fit in the material world”, in *Journal of urban history*, 36-3, p. 3-21.
- MOSCOVICI, S.,** (1968)
Essai sur l’histoire humaine de la nature, Paris, Flammarion.
- PANERAI, P.,** (1997)
Formes urbaines. De l’ilot à la barre, Marseille, Éditions Parenthèses.
- PAQUOT, T.,** (2004)
Ville et nature, un rendez-vous manqué? in *Diogenes*, n°207, p. 83-94.
- PICON, A.,** (1988)
Architectes et ingénieurs au siècle des lumières, Marseille, Éditions Parenthèses.
(2002), *Les Saint-simoniens*, Paris, BELIN.
- PINOL, J.L.,** (2003)
Histoire de l’Europe urbaine, 2 tomes, Paris, Seuil.
- RAGON, M.,** (1986)
Histoire de l’architecture et de l’urbanisme modernes, 3 tomes, Paris, Coll. Essais, Casterman.
- SCHUTZ, A.,** (1998)
Eléments de sociologie phénoménologique, Paris, L’Harmattan.
- SECCHI, B.** (2001)
Première leçon d’urbanisme, Parenthèses, Marseille.
- TARR J., DUPUY, G.,** (1988)
Technology and the rise of the networked city in Europe and America, Philadelphia, Temple university press.
- UNWIN, R.** (1981, 1^{re} éd. 1923)
L’étude pratique des plans de villes. Introduction à l’art de dessiner les plans d’aménagement et d’extension, Paris, L’Equerre éditeur.

